



Timothée Trimm [Léo Lespès], “Paris au petit jour...”

Le Petit Journal, 10 août 1863, p. 1

Source: RetroNews

Dimanche, 9 août.

PARIS AU PETIT JOUR...

Parmi les soixante mille personnes qui achètent ce journal, — et les deux cent mille lecteurs qui le pareourent, il en est assurément de vertueux, — la presque totalité, j'aime à le croire.

Et pourtant... aucun d'eux n'aime particulièrement à voir lever l'aurore.

Dans les campagnes, le lever de l'aurore est cet imposant crescendo de clartés, qui débouche de l'horizon, avec la rapidité d'un voyageur attardé.

C'est la première roulade de l'oiseau.
C'est le premier *qui-vive* du coq vigilant.
C'est le parfum matinal de la fleur qui s'entr'ouvre aux baisers du soleil.

Cette aurore-là, chacun de vous, bien aimés lecteurs, l'a vue se lever, — au bout des plaines vertes, — ou derrière le sommet des hautes montagnes.

Mais ce que vous n'avez jamais vu, j'en suis certain, c'est le lever de l'aurore à Paris,

Dans une rue de la grande ville.

C'est là qu'elle est lente à se vêtir de ses habits couleur du temps.

Le soleil ne sort pas de son lit d'un seul bond.

On le croirait paresseux comme un gandin.

Il est plus long à mettre ses bas qu'une servante flamande.

La première clarté, en août, se manifeste à quatre heures du matin.

La rue est déserte. Il ne s'y trouve que des malles-postes chères à l'agriculture, mais qui ne prennent pas de voyageurs...

Et quelques piétons qui ont perdu leur argent dans les cercles.

Ceux-là sont braves facilement, — ils n'ont rien à craindre des voleurs.

A quatre heures et demie apparaît un personnage officiel et soigneux que bien peu d'entre vous ont pu voir.

C'est un fonctionnaire, — un mandataire de la grande Compagnie du gaz de Paris.

Il éteint les réverbères, et c'est plaisir de suivre avec quelle rapidité il anéantit toutes ces flammes qui ont éclairé le Paris nocturne.

A cinq heures, un grand fracas d'équipages fait retentir le pavé.

Le fouet claque.

Le cheval hennit.

La roue fait jaillir des éclairs en rasant le trottoir.

Ce sont messieurs les bouchers qui transportent à leur étal messieurs les gigots et les beefsteacks que nous mangerons le soir.

* * *

Après eux arrivent les maîtres laitiers, assis au milieu de leurs pots. — Pour n'avoir pas à redouter la déconvenue de Jeannette, leurs vases sont en ferblanc.

* * *

Cependant, au sommet des maisons, à travers ces fenêtres en forme d'ogive, qui donnent de l'air aux mansardes, sortent des têtes brunes et blondes, gonflées encore par le sommeil...

Ce sont les bonnes que le service chasse de leur couche,

Et qui sont obligées de *descendre leurs ordures* avant l'heure où la voiture des boues de Paris les viendra enlever.

* * *

Ces détritits, c'est tout le superflu, tout le rebut, tout l'abandonné de chaque ménage.

A six heures moins un quart, parcourez Paris en philosophe, en observateur.

Vous verrez un petit tas devant chaque maison,

Et, d'un coup d'œil, vous jugerez les instincts, les passions, les coutumes de ses habitants.

* * *

Tas de l'actrice du Palais-Royal, — bouchons de champagne, — écailles de homard, — pelures d'ananas.

*

* * *

Tas de la couturière du boulevard Italien, — rubans de moire, — fragments de soie, — écailles de moule, — marc de café.

* * *

Tas de l'homme d'affaires, — fragments de papier, — enveloppes de lettres, — bouts de ficelle ayant servi aux liasses, — croutes de gruyère...

* * *

A six heures arrive un expert, qui visite chaque tas avec une admirable sûreté de coup-d'œil.

C'est le chiffonnier.

* * *

Il harponne avec soin le chiffon qui est un produit de grande valeur — le papier — le verre blanc — le liège — le cuir, — quelques chiffonniers tirent parti des écailles d'œufs.

* * *

Quand le Diogene moderne est parti, le tas d'ordures est visité par d'autres chercheurs qui y trouvent leur profit.

Ce sont

Mesdames les ânesses et les chèvres qui vont porter philosophiquement leur lait aux natures phthisiques... et qui broutent, chemin faisant, avec volupté, les feuilles de chou que le crochet a respectées.

* * *

..*

Pendant que ces bêtes intéressantes déjeunent en plein air, comme des grisettes au printemps, on voit déboucher une troupe fidèle,

Les porteurs de journaux quotidiens.

A certains marchands de vin honorés de leur clientèle, ces augustes messagers s'arrêtent.

Le *Siècle* trinque avec les *Débats*.

La *France* fraternise avec la *Presse*.

Le *Pays* paie la goutte au *Petit Journal*.

N'est-ce pas là l'image la plus satisfaisante de la fusion des opinions?...

..*

Toutefois, dès l'aube, une cohorte embrigadée a pris possession de la rue; elle balaye la voie comme si c'était un tapis d'Aubusson,

Afin que vous parcouriez à votre réveil, Parisiens paresseux, un chemin plus blanc que le plancher d'une Hollandaise. — Je m'attends à voir un jour, dans ce temps de progrès, passer le pavé à l'encaustique.

..*

Quand six heures sonnent, Paris s'éveille, — et des milliers d'ouvriers vont au travail, — leur pain sous le bras, — en lançant quelque joyeux refrain à l'air embaumé du matin.

..*

J'oubliais ceux qui parcourent la rue durant toute la nuit — avec une sollicitude exemplaire, faisant fermer les portes ouvertes, dissipant les rassemblements d'ivrognes, protégeant les femmes attardées, se mettant au service de tous,

Promeneurs calmes, froids, réguliers comme le devoir :

Ce sont les sergents de ville.

TIMOTHÉE TRIMM.

